

Jean STEFANINI

SUR LA NOTION DE PHRASE ET SON HISTOIRE

La phrase — est-il besoin de le rappeler ? — constitue dans notre tradition grammaticale ¹ une notion fondamentale qui, depuis l'Antiquité, fixe sa limite à notre discipline ² : tous les modistes répètent, sous une forme ou une autre, la formule de Martin de Dacie : *Grammaticus finit in oratione* (271, 7) ³, "le grammairien ne va pas au-delà de la phrase". Quand, à cette grammaire universelle qu'ils ont élaborée, Harris donne, cinq siècles plus tard, son chef-d'oeuvre, il y rappelle que si "les divers degrés d'étendue dont le discours est susceptible sont ... infinis ... la plus grande étendue dont la grammaire s'occupe est celle que nous considérons ici, c'est-à-dire la proposition" (lire : la phrase) ⁴. Ce que redira — plus rigoureusement — Benveniste (119-131). Et c'est comme éléments de la phrase, comme unités minimales que sont nommées et définies les *partes orationis*, les parties du discours, principal objet d'étude de la grammaire classique : *partes hae comparatae sunt propter orationem et orationis finis est animi interpretatio* (219) : "ces parties ont été inventées en vue de la phrase et celle-ci a essentiellement pour but d'exprimer la pensée", formule de J.C. Scaliger que n'eussent désavouée ni les modistes avant lui, ni les Messieurs de Port-Royal après.

Mais la notion de phrase (aussi certains en ont-ils posé l'existence comme un axiome) est plus aisée à utiliser qu'à définir

(cf. par exemple MARTINET, et surtout CHARPIN, 4-24). Fait caractéristique, le nom même qui la désigne en français y a pris tardivement ce sens (XVIIIe siècle ?, CHARPIN, 26-30), sa signification originelle subsistant en anglais. Le latin - Charpin en a donné une démonstration magistrale -, comme le grec, ne possède aucun lexème équivalent et en répartit les sèmes entre 72 mots (dont 12 verbes et 1 adjectif, sans compter 4 locutions).

A quoi l'histoire de la linguistique, sommairement évoquée, fournit une explication. Avant toute réflexion proprement grammaticale, les premiers penseurs grecs ont tenté de préciser la nature des rapports entre pensée et langue : le *logos* est-il vérité ou mensonge et, par exemple, dans le premier cas, peut-on dire le faux ? A de tels paradoxes, Platon apporte une réponse partielle en distinguant les deux niveaux de la désignation, de l'*onomazein* et du dire, du *legein* (NUCHELMANS, 14). Un nom n'est, de soi, ni vrai ni faux (tout au plus peut-on se demander comme dans le *Cratyle*⁵ s'il est "juste", bien trouvé). Vérité et erreur se situent dans l'énoncé, dans la phrase. En opposant *onoma* et *rhēma*, nom et verbe⁶, Platon ne prétend pas créer une analyse et une terminologie grammaticales, mais montrer comment les mots peuvent légitimement former une séquence reflétant et la réalité extralinguistique et la pensée. De cette démarche qui va pour si longtemps fonder le dualisme pensée-langue et la priorité de la première sur la seconde, retenons seulement que :

- 1°) La ligne essentielle de démarcation passe désormais et pour longtemps entre le mot et l'énoncé⁷, entre la *diotia* et l'*oratio*, celle-ci désignant indifféremment un énoncé comme *Socrate court*, ou un discours de Cicéron, ou un long poème. Séparation fondamentale d'autant mieux justifiée qu'elle préfigure en quelque sorte la dichotomie saussurienne de la langue et du discours : les mots, leur nature, leurs possibilités d'emploi sont définis, déterminés par le grammairien avant usage et disponibles pour tout locuteur qui en formera librement ses énoncés⁸.
- 2°) La phrase n'apparaît, dans la réflexion du philosophe, puis du grammairien, que comme une espèce du genre *oratio*, plus exactement

sous la forme de cette sous-espèce qu'est l'*oratio perfecta*. Pour Platon, *Socrate court* constitue un énoncé "parfait", achevé, se suffisant à lui-même (*autoteles*), car il n'appelle aucune question fondamentale : *Qui court ?*, *Que fait Socrate ?* (NUCHELMANS, 16-17).

Auto-suffisance qui définit, en quelque sorte, la phrase minimale. De Denys de Thrace aux grammaires scolaires du XIXe et du XXe siècles, on reprend la définition du premier : *λεξεῶς συνθεσις διανοίαν αὐτοτελεῖ δέλουσα* ⁹, "une construction exprimant une pensée complète", mais on tend à mettre l'accent sur la notion "sémantique" de pensée et sur l'unité de cette pensée. Inutile de souligner, avec Charpin ⁸, le manque de rigueur d'une telle définition. Platon, pour sa part, se contentait de dire que l'énoncé se suffisait à lui-même, que le sujet clairement défini recevait un prédicat qui terminait la séquence.

3°) Si d'ailleurs, dès l'origine, avec Platon, on privilégie l'assertion, le type *Socrate court*, susceptible d'être dit vrai ou faux, on n'ignore pas pour autant les autres tours possibles. Aristote fonde sur le premier sa logique, mais mentionne dans la *Poétique* et la *Rhétorique* ordre, prière, souhait etc. Surtout il détecte fort bien, dans les *Sophistici Elenchi*, les pièges et paralogismes que recèlent et préparent certaines questions. Le commentaire de son livre fournira aux logiciens du Moyen-Age l'occasion de développements originaux sur les *fallaciae*, où ils multiplieront paraphrases et analyses, par exemple celle de *legens en qui legit*, appelée à un bel avenir ¹⁰.

Les Stoïciens raffinent encore sur la typologie des énoncés, distinguant exclamation (= assertion affectée d'une réaction émotive), question, ordre, serment, prière, adresse, hypothèse, assomption, explication (NUCHELMANS, 63). On sait leur influence sur Apollonios Dyscole et, à travers lui, sur Priscien. Elle n'a cependant pas imposé leur analyse de l'assertion qui excluait toute copule et engageait un tout autre ontologie ¹¹ : la tradition grammaticale, comme la logique, va, pour des siècles, analyser *Socrate court* en *Socrate est courant*.

L'effort le plus considérable pour échapper à cette conception "sémantique" de la phrase sera accompli par les modistes. Ils présentent l'*oratio perfecta* comme l'union de deux *constructibles* justifiée par les seuls signifiés grammaticaux de ces derniers : *Socrate*, en tant que substantif singulier (et donc 3e personne), comme premier terme appelle un *terminans*, un verbe à la 3e personne du singulier comme *court* qui "sature" en quelque sorte les possibilités de construction¹². On assure l'autonomie de la grammaire en réservant à la logique l'étude du *sermo verus*, de la vérité ou de l'erreur contenue dans l'énoncé¹³. Certes, même pour le grammairien, la phrase doit faire sens et l'analyse des parties du discours repose, comme chez Platon, sur une ontologie : c'est en tant que désignant des substances ou du moins envisageant le signifié lexical dans sa permanence, comme concept situé dans l'éternel présent des idées, que le substantif se construit avec des verbes qui en expriment les accidents ou les attributs, mais, Pinborg l'a bien montré, ce cadre formel des *modi significandi* accueille des visions bien différentes du monde (par exemple chez Martin et Boèce de Dacie). Leur volonté d'une approche purement morphologique et formelle leur fait remettre en cause certaines affirmations de Priscien. Si *tonat*, "il tonne", constitue pour ce dernier une phrase (la phrase à un seul terme correspondant, pour un autre niveau, à la syllabe formée d'une seule lettre, d'un seul élément¹⁴), pourquoi *currit*, "il court", qui a même *modus significandi*, n'en formerait-il pas également une à lui seul ? Invoquer le signifié lexical et le fait qu'un verbe exprime un phénomène atmosphérique et l'autre l'action d'un être animé, c'est sortir du domaine grammatical : l'étude des signifiés qui, universellement, distinguent une partie du discours d'une autre (BOECE DE DACIE, 46-48). L'adoption de ce point de vue (peut-on dire formel ?) n'exclut évidemment pas toute considération de sens. Le sens est impliqué par la notion même d'*oratio perfecta*, mais le grammairien ne l'analyse pas dans sa spécificité, il se contente de l'impression de plénitude ou d'insatisfaction ressentie par l'interlocuteur — l'informateur en somme — *in animo auditoris* (MARTIN DE DACIE, 113, 23). Suivant la tradition antique, les modistes ne réduisent d'ailleurs pas l'*oratio perfecta* à la seule forme canonique : "substantif sujet + ver-

be à l'indicatif". Ils étudient non seulement les tours impersonnels comme *Socrati paenitet*, "Socrate se repent" (mot à mot : "il s'impose à Socrate un sentiment de repentir"), mais des phrases complexes : énoncer *si Socrate court* impose de continuer par une apodose, par exemple *il se meut*. Employer *utrum* en tête impose de poser une alternative : *Utrum aegrotat an viget Socrates ?* "Socrate est-il malade ou bien portant ?". Sinon, *fluctuat anima et vacillat et non quiescit*, "l'âme (sc. de l'auditeur) s'agite, hésite et n'est pas en repos" (MARTIN DE DACIE, 114- 4-5). De même l'emploi de conjonctions comme *et*, *ou* oblige à poursuivre le discours jusqu'à conclusion du sens. Cette notion d'*oratio perfecta* suppose l'existence d'*orationes imperfectae*, de phrases incomplètes, comme le dit Jean de Dacie (123), soit que le discours soit soudain interrompu, soit que ces phrases contiennent un seul constructible : grammairiens comme logiciens ont coutume de paraphraser un substantif par une proposition ou de justifier la possibilité de constructions comme *Socratem currere mirabile est*, "il est étonnant que Socrate coure" (= la course de Socrate est chose étonnante).

★

Mais si la théorie grammaticale s'est volontiers limitée ¹⁵ à quelques exemples fabriqués d'*oratio perfecta*, la pratique n'a pu ignorer cette réalité linguistique qu'est la phrase. Réalité que l'Antiquité a étudiée seulement sous la forme élaborée qu'elle prend dans la grande prose d'art. Mais si la rhétorique apprend à terminer les périodes (et même les membres qui les composent) par de belles clauses, la ponctuation des manuscrits découpe aussi le parler moins apprêté des comédies ou des correspondances. Surtout, Charpin a montré comment l'emploi de mots brefs (une ou deux syllabes) et de mots longs (quatre ou cinq syllabes) marque respectivement le début et la fin des phrases ¹⁶. Et sur ce point des études comme celles de C. Marchello-Nizia ou de Claude Buridant sur la ponctuation des manuscrits médiévaux, ou celles de Rychner, de Skårup sur l'enchaînement des phrases en prose ou sur les zones verbales, pré- et post-verbales ¹⁷, sont les plus révélatrices sur les pratiques phrastiques de l'ancien français.

Sur le plan théorique, point n'est besoin de retracer, après la thèse fondamentale de J.Cl. Chevalier, évolution et révolutions qui, redistribuant le contenu des *artes sermocinales* entre logique, grammaire et rhétorique, substituent à la notion de régime celle de complément, de montrer, à côté des modifications de l'archéologie du savoir, celle de l'institution scolaire abandonnant l'enseignement direct du latin, pour la version et la lecture des textes, ni de redire après A. Chervel comment l'école républicaine, avec l'analyse logique, impose une distinction stricte entre principale et subordonnées, une classification plus ou moins fonctionnelle des divers compléments tendant, sans toujours y bien parvenir, à mettre sous les mêmes étiquettes, de ce point de vue, syntagmes nominaux et propositions.

Sur l'apparition de cette notion nouvelle, globale, de phrase, on ne tentera pas ici d'apprécier l'influence de Port-Royal : la récente thèse de Colombat ¹⁸ invite à relire les textes, sans dissimuler ni hésitations, contradictions (notamment entre les éditions successives de la *Nouvelle Méthode latine* et la *Grammaire générale et raisonnée*), incohérences, ni analyses neuves et fécondes comme celle des pronoms relatifs et des incidentes ou de la proposition infinitive ¹⁹. Pour l'Angleterre, Michael et Rousse s'accordent à dater de Ward (1765) la première théorie sérieuse de la subordination, à l'époque où en France, après Du Marsais, Beauzée élabore dans l'*Encyclopédie* une théorie du complément, celle du livre III de la *Grammaire* de 1767. Si la grammaire comparée au XIX^e siècle n'apporte guère qu'une hypothèse évolutive — à peu près unanimement abandonnée aujourd'hui sur le passage de la parataxe à l'hypotaxe —, à la fin du siècle et au début du suivant, Wundt, en tentant de fonder la grammaire sur la psychologie — expérimentale —, concentre l'attention sur le sujet parlant : les notions de sujet et de prédicat psychologiques, la prise en considération des modalités, des degrés d'adhésion du locuteur à son énoncé (sur ce dernier point, cf. les *Principes de linguistique psychologique* du P. van Ginneken, 1907), soulignent que l'information ne se réduit pas à des assertions prédicatives et que la principale n'en porte pas nécessairement l'essentiel. Première amorce des théories contemporaines de l'énonciation : Ducrot apportera à plus d'un, en s'appuyant sur la phi-

philosophie analytique, la révélation "sous tout ce qui se dit de tout ce qui se tait". Des énoncés réduits par la grammaire classique à de simples concaténations d'éléments pré-construits, Culioli ²⁰ et ses élèves ont démonté les nombreuses opérations imbriquées que supposent détermination, construction des rapports énonciateur/énonciataire et locuteur/allocutaire/délocuté, jeu des aspects, des temps et des déterminants. J. Perrot a enseigné à distinguer ce qui relève de la syntaxe de la phrase et ce qui appartient à la communication ²¹. Que nos collègues et amis veuillent bien pardonner ce que peuvent avoir de cavalier ces vues cavalières !

Conclusion paradoxale : tous ces travaux qui ont singulièrement enrichi et nuancé l'analyse linguistique ont intégré, mais non rejeté le vieux concept d'*oratio perfecta*. Ils lui ont réservé une place dans un appareil théorique élargi, d'une part en soulignant ce qui rattache la grammaire (prétendument) universelle, du Moyen-Age aux siècles classiques, à un type particulier de langues, les langues à mots, de l'autre en voyant dans les mécanismes proprement syntaxiques une partie seulement de la production des discours. A.M. Dessaux-Berthonneau, dans une très remarquable étude, montre comment, avec des habitudes scolaires différentes, les traditions française et anglo-saxonne ont considéré avant tout le lien sujet-prédicat, comment, par exemple, la grammaire générative à ses débuts, en posant comme première règle de réécriture : "Phrase \rightarrow SN + S. préd.", continue de vieux usages pédagogiques - appuyés sur des représentations graphiques - d'un tel découpage, qui laissent dans l'ombre, comme les premiers générativistes, la complémentation non verbale. Est-il besoin de rappeler le rôle essentiel du prédicat dans la syntaxe de Martinet ²² ? Guillaume, dont le mécanisme très (trop, disent d'aucuns) puissant d'incidence tient le rôle de la *similitudo* et de la *proportio* de la grammaire universelle et explique aisément les liens entre substantif et adjectif épithète, entre verbe et sujet ou objet, doit en étendre le jeu à la survéance de la phrase au discours : ainsi l'adverbe est incident à l'échéance du syntagme prédicatif dans : *heureusement* (,/que) *Pierre a détecté la fuite*. Encore lui faut-il reconnaître un niveau d'expressivité où le processus ne joue plus, où les liens s'établissent non plus entre

parties de la langue et selon des structures pré-établies, mais au seul plan du discours : *Ciel, mon mari ! Pierre, rater un repas ! Mon royaume pour un cheval !*²³.

Ce rapide historique pour justifier, s'il en était besoin — et si l'on ne pensait avec J.Cl. Gardin qu'une analyse de discours s'impose par son succès, son efficacité, son adaptation aux textes à découper, plutôt que par des a priori théoriques —, la pratique du GARS dans ses grilles et la distinction observée entre les phénomènes de valence et de rection résultant de structures de langue²⁴ et les diverses associations que permet et construit le discours.

Jean STEFANINI

★

NOTES

- ¹ Sur la tradition hindoue, cf. COSERIU, 19, et CHARPIN, 23, qui évoque aussi la chinoise et l'arabe.
- ² Et parfois sa finalité : pour Martin de Dacie, "la cause finale ... de la grammaire est la construction de la phrase achevée" (*oratio perfecta*) (87, 4-5); pour Boèce de Dacie, l'objet de la grammaire n'est pas le mot (*dictio*), mais la phrase (*oratio*) (quest. 7), la grammaire étant "la science de tout ce qui appartient à la phrase de quelque manière que ce soit" (40). Dans les *quaestiones* consacrées à telle partie du discours, on se demande d'abord si elle est ou non essentielle à la phrase" (par exemple la préposition ou la conjonction dans BOECE DE DACIE, quest. 130). Cf. aussi JEAN DE DACIE, 73, 3; 192, 10.
- ³ Les citations renvoient aux éditions des "Daces" publiées dans le *Corpus philosophorum Danicorum Medii Aevi* (à Copenhague, de JEAN, par A. Otto, 1955; de MARTIN, par H. Roos, 1951; de SIMON, par A. Otto, 1963; de BOECE, par J. Pinborg et H. Roos, 1969).
Sur la syntaxe modiste, bon exposé d'ensemble de BURSILL-HALL, *Speculative Grammars of the Middle Ages*, La Haye-Paris, Mouton, 1971 (chap. VII).

- ⁴ *Proposition* est une traduction malheureuse de F. Thurot pour *sententia*, comme le dit A. Joly dans son édition d'*Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, trad. et rem. par F. Thurot (1796), Genève-Paris, Droz, 1972, p. 59 de l'introd. et 16 du texte.
- ⁵ Cf. l'excellente "lecture" qu'en a donnée G. GENETTE, *Mimologique Voyage en Cratylie*, Paris, Edit. du Seuil, 1976 (coll. Poétique, 11-36), et COSERIU, 40-60.
- ⁶ *Onoma* et *rhēma* ne correspondent pas exactement, comme chacun sait, à nos conceptions du nom et du verbe (cf. par exemple COSERIU, 63-67).
- ⁷ Ce que montre surabondamment la thèse de Charpin.
- ⁸ Ainsi J.C. Scaliger, critiquant la définition de la *dictio* comme *pars orationis*, affirme qu'elle existe en dehors de la phrase : *est enim dictio etiam extra orationem* (116).
- ⁹ Cf. ROBINS, "Dionysius Thrax and the Western Grammatical Tradition", *Transactions of the Philological Society*, 1957, 67-106, réimpr. in *Diversions of Bloomsbury*, Amsterdam-Londres, North Holland, 1970, 113-154, notamment p. 139.
- ¹⁰ Cf. Notamment L.M. DE RIJK, *Logica Modernorum*, 3 vol., Assen, Van Gorcum, 1962-1967 : de telles paraphrases y sont fréquentes. Ainsi la *Summa Sophisticorum Elenchorum* du mas. lat. B.N. 15.141 analyse la question *utrum ȳle est aliquid aut nihil* ? comme se décomposant nécessairement en "la matière est-elle quelque chose ou non, n'est-elle rien ou non" (I, 392) : mon collègue B. de Cornulier me fait remarquer que c'est l'une des premières paraphrases considérant une interrogation totale comme comportant nécessairement une affirmation et sa contradictoire.
- ¹¹ Cf. NUCHELMANS, chap. 4 et 5, et G. DELEUZE, *Logique du sens*, Edit. de Minuit, 1969, 31 sq.
- ¹² En fait, les modistes ont mis un certain temps à élaborer le concept de *perfectio* de la phrase en la distinguant de la *congruitas* (cf. l'exposé de L.G. KELLY dans son édition de PSEUDO ALBERTUS MAGNUS, *Quaestiones Alberti De Modis significandi*, Amsterdam, J. Benjamins B.V., 1977 (*Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science*, III), xxxi-xxxiii).
- ¹³ Cf. PINBORG (à propos de Boèce de Dacie) : "Die Grammatik ist also die Wissenschaft von den *modi significandi*, die die Sprache als eine Struktur in sich konstituieren. Die Verknüpfung, die zwischen Sprache und Welt existiert, geht dem Grammatiker nichts an" (79).
- ¹⁴ J.C. Scaliger cite de nombreuses phrases réduites à un seul mot : impératifs ou interjections (116).

- 15 M. Gross a quelques motifs de considérer que la grammaire jusqu'à date contemporaine a fondé ses théories sur des exemples fabriqués ou arbitrairement extraits de corpus, plutôt que tenté vraiment la description exhaustive d'une langue : les modistes, en tout cas, encourrent pleinement le reproche.
- 16 Quand, avec Saint Augustin, cette disposition n'est plus observée, commence un nouvel état du latin.
- 17 Les observations de Buridant seraient à rapprocher de celles que Cerquiglini a menées, dans une thèse qu'on espère voir bientôt imprimer, sur les limites incertaines qui s'établissent en ancien français entre style direct et style indirect, sur la présentation différente en prose et en vers des paroles rapportées.
- 18 *La théorie des propositions incidentes dans la Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine de Lancelot*, thèse de 3e Cycle, Univ. de Clermont II, 1979, dirigée par J.Cl. Pariente, lui-même auteur de deux importantes contributions à l'exégèse de la doctrine de Port-Royal : "Grammaire générale et grammaire générative", *Actes de la recherche en sciences soc.*, 1975, n° 5-6, 36-49, et "Art de parler et art de penser à Port-Royal", *Revue philosophique*, 1978, n° 4, 391-402.
- 19 On a déjà signalé que la paraphrase du participe présent par la relative était usuelle au Moyen-Age. C'est aussi une question souvent débattue de savoir si une proposition infinitive peut être sujet du verbe, par exemple dans *Socrates currere possibile est* "que Socrate courre est possible" (l'argument avancé en faveur de la réponse positive étant que dans la phrase de même sens *cursus Socratis possibilis est*, "la course de Socrate est possible", *cursus* est indubitablement sujet (cf. SIGERUS DE CORTRACO, *Summa Modorum significandi Sophismata*, éd. Jan Pinborg, Amsterdam, J. BENJAMINS, B.V., 1977 (*Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science*, III), 23, et BOECE DE DACIE, 222.
- 20 A noter chez Culioli une référence significative à la tradition stoïcienne en grammaire et le souvenir du *lekton* présent dans la notion de *lexis* (*Transcription du séminaire de DEA de M. A. Culioli*, Univ. de Paris-VII, 1975-1976, 60-61).
- 21 Les lecteurs de notre publication connaissent bien les travaux de J. Deulofeu dans cette perspective.
- 22 Aussi n'est-on pas surpris de voir qu'en appliquant ces principes à un corpus de textes, cependant de haute tenue littéraire (Proust, Gide, Le Clézio), C. Bureau considère comme non "syntaxiques" un nombre important d'énoncés (*Syntaxe fonctionnelle du français*, P.U. Laval, Québec, 1978).
- 23 Ainsi s'opèrent des rapprochements purement circonstanciels, tirant souvent du contexte extra-linguistique leurs effets de sens comme des rapprochements non prévus en langue. En somme, c'est parce

qu'en langue l'infinitif a une incidence interne et ne peut donc pas recevoir, à la différence des formes personnelles du verbe de sujet, que *Pierre, rater son repas !* évoque une incompatibilité entre Pierre et une alimentation irrégulière. C'est en partie sur l'incapacité où se trouve selon lui la grammaire générative de traiter ce type de phrase que Ian Robinson fonde son pamphlet *The New Grammarian's Funeral. A critique of Noam Chomsky's Linguistics*, Cambridge-London-New York-Melbourne, Cambridge Univ. Press, 1975.

- ²⁴ Inutile de rappeler le sens donné par Cl. BLANCHE-BENVENISTE et K. van den EYNDE à *valence* dans l'"hypothèse pronominale" (cf. de la première, *Recherches en vue d'une théorie de la grammaire française*, th. Paris-III, 1973, Service de reproduction des thèses, Univ. de Lille-III, 1975).

★

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUZEE, *Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments du langage ...*, 2 vol., Paris, J. Barbou, 1967, réimpr. Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag, 1974 (*Grammatica Universalis*, 8, 1 et 2), avec introd. par Barrie E. BARTLETT.
- BENVENISTE Emile, "Les niveaux de l'analyse linguistique", *Proceedings of the 9th International Congress of Linguists*, La Haye, Mouton, 1964, réimpr. dans *Problèmes de Linguistique générale*, Paris, Galimard, 1966 (Bibl. des Sc. Humaines), 119-131.
- BURIDANT Claude, "Le strument *et* et ses rapports avec la ponctuation dans quelques textes médiévaux", in *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, préparé par Anne-Marie DESSAUX-BERTHONNEAU, Lille, P.U. Lille, 1980, 13-53.
- CHARPIN François, *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, th. Paris-IV, 1975, Paris-Lille, P.U. Lille et Libr. H. Champion, 1977.
- CHERVEL André, *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris, Payot, 1977.
- CHERVEL André, "Rhétorique et grammaire : petite histoire du circonstanciel", *Langue Française*, fév. 1979, n° 41, 5-19.
- CHEVALIER Jean-Claude, *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*, Genève, Droz, 1968 (Public. rom. et franç., n° 100).

- CHEVALIER Jean-Claude, "Analyse grammaticale et analyse logique : esquisse de la naissance d'un dispositif scolaire", *Langue Française*, fév. 1979, # 41, 20-34.
- COSERIU Eugenio, *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart. Eine Übersicht*, Teil I, "Von der Antike bis Leibniz", 2e édit., Tübingen, Gunter Narr, 1975 (*Tübingen Beitr. zu Linguistik*, 11).
- DESSAUX-BERTHONNEAU Anne-Marie, "Permanence d'une rupture théorique : le traitement de la complémentation non verbale", *Théories Linguistiques et Traditions grammaticales*, préparé par ..., Lille, P.U. Lille, 1980, 225-272.
- MARCELLO-NIZIA C., "La notion de *phrase* dans la grammaire", *Langue Française*, fév. 1979, # 41, 35-48.
- MARCELLO-NIZIA C., "Ponctuation et "unités de lecture" dans les manuscrits médiévaux ou : je ponctue, tu lis, il théorise", *Langue Française*, déc. 1978, # 40, 32-59.
- MARTINET André, "Réflexions sur la phrase", *Language and Society*, Copenhague, 1961, réimpr. dans *La linguistique synchronique. Etudes et recherches*, Paris, PUF, 1965 (coll. Le Linguiste), 222-229.
- MICHAEL Ian, *English Grammatical Categories and the Tradition to 1800*, Cambridge Univ. Press, 1970.
- NUCHELMANS Gabriel, *Theories of the Proposition, Ancient and Medieval Conceptions of the Bearers of Truth and Falsity*, Amsterdam-London, North Holland Publishing Company, 1973 (North-Holland linguistic Series).
- PINBORG Jan, *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster, Aschendorff & Copenhagen, Arne Frosst-Hansen, 1967.
- ROUSSE Jean, *Description et analyse de la langue dans les grammaires anglaises de 1750 à 1800*, 3 vol., th. Paris-VII, 1975.
- RYCHNER J., *L'articulation des phrases narratives dans la Mort le Roi Artus*, Genève, Droz, 1970.
- SCALIGER J.C., *De causis Latinae linguae*, Lyon, Gryphe, 1540.
- SKÅRUP Povl, *Les premières zones de la proposition en ancien français*, Copenhague, Akademisk Verlag, 1975 (Etudes rom. de l'Univ. de Copenhague, *Revue Romane*, # spécial 6).